Vivre dans « quelques arpents de neige »

# Les quartiers d’hiver des troupes de terre françaises au Canada pendant la guerre de Sept Ans (1755-1760)

par

Adélaïde SAVY

diplômée de master

Introduction

Dans la conception européenne de la guerre à l’époque moderne, l’année militaire se divise en deux périodes. L’été correspond au temps des campagnes. Les troupes sont mobilisées au début du printemps et mènent les principales actions jusqu’à l’automne. Mais pour des raisons de logistique, de ravitaillement et de finances, d’importants effectifs ne peuvent être entretenus durant la morte saison et les unités sont repliées en arrière des lignes de front, dans les quartiers d’hiver. Temps de réparation des forces et de préparation de la campagne suivante, l’hiver représente une étape stratégique souvent négligée dans les études militaires. Mais si ce repli des troupes est parfaitement intégré au déroulement de la guerre sur le continent européen, il n’en est pas de même dans l’espace nord-américain. La dureté du climat et le déséquilibre entre l’immensité du territoire et la concentration du réseau de peuplement sont autant d’obstacles à l’application d’un tel schéma dans la conduite d’une guerre au Canada. Or, entre 1755 et 1757, près de quatre mille hommes appartenant à huit bataillons des troupes de terre sont envoyés au Canada pour appuyer les forces militaires coloniales face aux ambitions des Anglais. Au-delà de l’apport militaire qu’elle représente, l’arrivée massive de ces renforts soulève des questions plus pragmatiques portant sur le logement et l’entretien des unités dans un espace où les conditions de vie sont rudes et les ressources limitées.

L’engouement pour l’histoire-batailles a poussé les chercheurs du xxe siècle à concentrer leurs réflexions sur le temps des campagnes, laissant dans l’ombre toute la deuxième moitié de l’année pendant laquelle le territoire est plongé dans le rigoureux hiver canadien. L’étude approfondie de cette période permet ainsi de dépasser l’histoire strictement militaire pour entrer dans des considérations d’ordre logistique, culturel et social. Pendant les cinq ans que dure la guerre au Canada, les autorités militaires doivent allier stratégie et survie afin de replier leurs troupes pendant l’hiver tout en maintenant les positions françaises. Coupés de leurs foyers, les soldats des troupes de terre se retrouvent ainsi confinés en quartiers d’hiver, entre un milieu militaire dont ils ne maîtrisent pas tous les codes et un monde civil qu’ils découvrent.

Sources

Les sources concernant le commandement des troupes ainsi que leurs mouvements sur le territoire canadien sont conservées en France, entre Paris et Aix-en-Provence. Les archives conservées au Service historique de la Défense livrent d’importants éléments concernant spécifiquement les bataillons des troupes de terre. La sous-série GR A1 contient notamment, en une vingtaine de registres, toute la correspondance militaire échangée entre les cadres de l’armée pendant la guerre de Sept Ans : y figurent les lettres, comptes rendus et mémoires envoyés par les officiers partis au Canada, qui présentent au ministre de la Guerre la situation militaire de la colonie principalement dans ses aspects stratégiques, opérationnels et organisationnels. S’y ajoutent les contrôles des troupes, les ordonnances militaires et autre documentation officielle dont le lien avec le Canada reste ténu. La correspondance du comte d’Argenson, notamment pendant le temps où il est à la tête du secrétariat d’État de la Guerre, conservée entre la bibliothèque de l’Arsenal et la bibliothèque universitaire de Poitiers, vient compléter ces fonds.

De leur côté, les fonds du secrétariat d’État de la Marine concernent avant tout l’aspect logistique des opérations. La partie de ces sources conservée aux Archives nationales offre un éclairage sur les conditions du transport des unités et des marchandises de l’autre côté de l’Atlantique. Une quinzaine de cartons de la série B 4 présentent ainsi les campagnes menées par les flottes royales, notamment les affrontements qui se déroulent au cours des traversées entre les ports métropolitains et les côtes canadiennes. Une dizaine de cotes conservées dans la série D 3 abordent aussi la question des approvisionnements des équipages. Mais ce sont principalement les fonds de la Marine conservés aux Archives nationales d’outre-mer qui font connaître les mouvements des troupes une fois qu’elles débarquent au Canada. Sous une douzaine de cotes, la série C11 présente toute la correspondance reçue par le ministre de la Marine de la part des administrateurs et officiers qui dépendent de son autorité. Les états financiers dressés sur place et quelques minutes, ainsi que la collection Moreau de Saint-Méry, cotée COL F3, qui présente un grand nombre de pièces diverses provenant du secrétariat d’État de la Marine, viennent achever ce panorama.

Les archives conservées au Canada permettraient d’appréhender les quartiers d’hiver des troupes sous un angle plus social que militaire. Les fonds locaux tels que les registres paroissiaux ou les archives notariales et judiciaires apporteraient en effet des éléments précis sur la vie quotidienne des soldats et des officiers lorsqu’ils sont mêlés à la population locale. Ces sources n’ont malheureusement pas pu être exploitées dans cette étude.

Enfin, certains officiers français, témoins des événements, ont conservé de leur voyage au Canada des notes personnelles qu’ils mettent en forme sur place ou après leur retour en France. Ces sources manuscrites offrent des points de vue plus subjectifs, détachés des stratégies d’écriture utilisées dans la correspondance officielle. Beaucoup de ces journaux et échanges épistolaires entre particuliers ont fait l’objet d’éditions scientifiques et critiques. Les principaux sont les journaux de campagne du marquis de Montcalm, commandant des troupes de terre, celui de son second, le chevalier de Lévis, celui du comte de Malartic, les notes de Bougainville ainsi que les mémoires de Pouchot, tous les trois officiers des troupes de terre.

## Première partie De la France à la Nouvelle-France

### Chapitre premier Adieu France, cap sur Québec

Le départ de France. — Entre 1755 et 1757, les premiers bataillons des régiments de Languedoc, de Guyenne, de Béarn et de la Reine, puis ceux de Royal-Roussillon et de la Sarre et enfin les deux premiers bataillons du régiment de Berry sont successivement constitués pour être envoyés au Canada. La participation des régions françaises dans cet effort de guerre est variable et indépendante des liens qu’elles entretiennent avec la colonie. Les engagés sont jeunes mais expérimentés et les sources notent chez eux un certain enthousiasme, même si cet entrain n’est peut-être pas tant une réalité que le fruit des stratégies d’écriture déployées par les correspondants des secrétaires d’État pour capter les faveurs de la cour. Rassemblés dans des villes bretonnes pour que les revues soient effectuées et les hommes équipés, les bataillons s’embarquent ensuite à Brest d’où les escadres partent pour effectuer la traversée de l’Atlantique pendant environ un mois et demi.

L’arrivée à Québec et l’appréhension d’un nouvel espace. — Après une traversée souvent difficile, les troupes arrivent à Québec au début de l’été. Les préparatifs effectués dans la ville leur permettent d’y séjourner un temps et d’y être équipées avant de partir en campagne. Si la charge du logement des troupes à l’arrivée repose uniquement sur Québec, les villes de Montréal et de Trois-Rivières sont des relais logistiques importants. Mais à part ces trois pôles urbains, les habitations sont éparpillées dans la vallée laurentienne, le long des cours d’eau qui sont les principaux axes de communication du territoire. Au-delà, les étendues de bois et les chaînes de montagne forment un obstacle naturel aussi difficilement franchissable l’hiver que l’été.

La Nouvelle-France en 1755. — Les frontières de la Nouvelle-France et plus particulièrement celles du Canada se sont dessinées au gré des conflits qui ont secoué la colonie depuis la fin du xvie siècle. Des relations aussi bien belliqueuses qu’économiques entretenues par les colons avec les différentes nations autochtones naît une ligne de postes grossièrement fortifiés qui délimitent les territoires. À partir du début du xviiie siècle, les conflits entre la France et l’Angleterre se répercutent dans leurs colonies nord-américaines. La situation se tend dans les années 1750 puis le conflit éclate au Canada après « l’accident de Jumonville » en 1754, avant de se répandre en Europe. Huit bataillons des troupes de terre y sont envoyés pour seconder les compagnies franches de la Marine, les milices et les nations autochtones alliées déjà sur place.

### Chapitre II La fin de la campagne, compte à rebours avant l’hiver

L’été, le temps des campagnes. — Le climat canadien contraint les officiers à réduire l’amplitude chronologique des opérations aux seuls mois d’été. Ce n’est qu’à partir des premiers jours de mai, au mieux, que les troupes sortent de leurs casernements. À la contrainte climatique s’ajoute celle de la topographie. L’ordre de marche des troupes est ainsi établi en fonction des zones d’hivernement de chaque unité et des prévisions faites sur les premiers mouvements des Anglais pour que les déplacements – alliant souvent la marche à la navigation en bateaux ou en canots d’écorce – n’engendrent pas des délais préjudiciables à la survie de la colonie. Sous l’influence européenne, les actions menées durant les campagnes tendent à prendre la forme d’une guerre de siège, où les assauts des places stratégiques succèdent aux travaux de fortifications.

L’automne de la campagne. — Chez la population civile ou dans le milieu militaire, l’automne au Canada correspond à un temps de préparatifs intenses avant l’arrivée des grands froids. Les miliciens partent achever les récoltes et remplir les greniers pour assurer le ravitaillement de toute la colonie pendant l’hiver. Malgré la diminution des effectifs, les opérations militaires se poursuivent et les troupes qui ne sont pas encore démobilisées entravent ces préparatifs par leurs passages et leurs réquisitions. Avant que les frontières ne gèlent dans un statu quo hivernal, les officiers, souvent isolés par rapport à la capitale, se trouvent confrontés à des problèmes stratégiques et logistiques qui les motivent tantôt à pousser leurs troupes vers l’avant pour s’emparer des ressources dont disposent les Anglais dans leurs forts, tantôt à fortifier leurs positions et préparer leurs cantonnements.

L’assaut des premières neiges et le recul des troupes. — De manière générale au Canada, les premières neiges permanentes tombent pendant la seconde quinzaine de novembre. La chute des températures se révèle décisive dans la date du repli des unités. En effet, elle entraîne le gel des cours d’eau utilisés pour le transport des troupes. Ceux-ci ne sont alors plus navigables, mais la glace qui les recouvre n’est pas encore assez ferme pour permettre le passage d’un convoi à pied. Cherchant le compromis entre les aléas du climat et les entreprises des troupes ennemies avant leur propre repli, les officiers « déblayent » progressivement les troupes françaises. Si celles-ci se trouvent généralement dans leurs quartiers aux premiers jours de novembre, la campagne de 1756 se révèle particulièrement longue tandis que celle de l’année suivante est plus courte, témoignant des capacités d’adaptation que cette période exige des autorités civiles et militaires.

## Deuxième partie Six mois d’hiver loin de France

### Chapitre premier La répartition des troupes dans leurs quartiers

Organiser le repli des troupes : les relais de la couronne au Canada. — Les missions d’administration de la colonie sont réparties entre le gouverneur général, qui détient l’autorité militaire, et l’intendant. Tous deux sont secondés par les commissaires des guerres ou les aides-majors qui assurent la logistique de l’entretien des troupes, aussi bien pendant les campagnes qu’en vue de leur hivernement. Compte tenu de l’éloignement de la métropole, ces agents prennent les décisions de manière autonome par rapport au gouvernement. Entre prévisions et adaptation aux événements, les autorités civiles et militaires cherchent le consensus dès le début de la campagne pour organiser les quartiers des troupes, répartir l’assiette des logements et tenir Versailles informé.

Disperser ou concentrer : la répartition des troupes sur le territoire. — Les contraintes d’espace et d’alimentation obligent les officiers à disperser leurs troupes sur le territoire canadien. Plusieurs régimes d’hivernement sont ainsi choisis. Les villes voient cohabiter le casernement des hommes de troupes et l’accueil des officiers chez les particuliers ; de petites garnisons sont également laissées dans les forts afin de bloquer les frontières. Mais les effectifs sont nombreux et les problèmes de ravitaillement poussent à loger les troupes dans les campagnes chez les habitants, principalement dans le gouvernement de Montréal. Conscients des dangers de l’éparpillement des troupes chez les particuliers, les officiers tentent d’alterner pour chaque bataillon les hivers de casernement et de dispersion. Mais les réalités économiques entravent ces projets et lors des deux derniers hivers, tous les effectifs sont finalement répartis dans les campagnes, les villes n’étant plus en mesure de loger les troupes.

### Chapitre II Les enjeux de l’entretien et du logement des troupes

Le ravitaillement, un problème récurrent. — Si le Canada pouvait se targuer d’être autosuffisant grâce à l’équilibre entre sa production céréalière et son faible peuplement, il restait dépendant de la métropole pour de nombreux apports, notamment l’armement. L’accroissement des effectifs armés à partir de 1755 vient bouleverser ce juste rapport entre l’offre et la demande. Par surcroît, à cause de la guerre, les bras manquent aux travaux des champs et les mauvaises saisons s’enchaînent, réduisant la production habituelle. Les négociants français, appuyés par la couronne, tentent de leur côté d’envoyer les ravitaillements maintes fois réclamés, mais leur transport jusqu’à Québec ne peut s’opérer que pendant les quelques mois d’été, lorsque le Saint-Laurent est navigable. La force maritime croissante des Anglais occasionne également des pertes qui s’avèrent fatales à la survie de la colonie.

De la ville à la campagne. — Chargés de nourrir les troupes en campagne comme en garnison, les munitionnaires cherchent à ravitailler les hommes sans rationner la population outre mesure. Mais les magasins du roi se vident irrémédiablement et, à partir de 1757, ils procèdent à des réquisitions de vivres dans la population tout en lui confiant des hommes non seulement à loger mais aussi à entretenir. Chez l’habitant, le soldat a la réputation d’être mieux nourri car il profite des réserves familiales, mais il est plus isolé et peut parfois nouer des rapports difficiles avec son hôte. Dans les villes, les hommes ont du temps libre pour louer leurs services et disposent ainsi d’un petit revenu qu’ils peuvent dilapider aussitôt dans les auberges avec leurs compagnons d’armes.

Le lien difficile avec les postes de garnison. — Les troupes passant l’hiver dans les postes des frontières constituent un effectif marginal. Ces garnisons mêlent généralement des unités des compagnies de la Marine et des compagnies de troupes de terre. Souvent fortifiés à la hâte, les postes les plus stratégiques se dotent de magasins et de baraquements précaires pour accueillir une petite unité pendant la période hivernale. Leur ravitaillement, difficile pendant l’été, est rendu impossible par la neige, condamnant la garnison à y vivre de manière quasiment autarcique malgré les contacts fréquents avec les nations autochtones. Pendant l’hiver, celles-ci se révèlent d’importants soutiens mais représentent également des contraintes supplémentaires pour l’officier qui a la charge de les nourrir et de les commander sans pour autant être en mesure d’exercer sur elles une entière autorité. L’avancée des Anglais au fur et à mesure de la guerre élimine progressivement cette situation de cantonnement.

### Chapitre III Entre mondanités et solitude

L’hiver, une parenthèse dans la guerre. — Loin de la ligne de front, les soldats profitent de l’hiver pour réparer leurs forces après la campagne. Ils quittent ainsi le monde militaire pour retourner dans le civil, l’espace de six mois. La société canadienne a, au fil du temps, appris à apprivoiser l’hiver et, pour pallier le repli autour du foyer familial qu’impose la rigueur du froid, a développé des formes de sociabilité adaptées au climat. Qu’il soit en caserne ou chez l’habitant, le soldat se coule ainsi dans cette culture où il retrouve des habitudes de divertissement qu’il connaît bien, autour de la boisson et du jeu. Il y découvre aussi d’autres pratiques, religieuses ou sportives, qui le poussent à tisser des liens avec la société qui l’entoure jusqu’à, parfois, s’y intégrer entièrement.

Les mondanités des officiers. — En raison de leur appartenance à la noblesse française, les officiers métropolitains sont conscients d’avoir un certain rang à tenir et cherchent à fréquenter une société prestigieuse. Si cette ambition est difficilement réalisable durant les campagnes, les quartiers d’hiver au Canada s’y prêtent volontiers. Répartis entre Québec et Montréal, les officiers de l’armée de terre intègrent une société composée des officiers des troupes de la Marine, des hauts fonctionnaires de la colonie et de leurs épouses. Les hivers, principalement les premiers, se déroulent ainsi en dîners, réceptions et galanteries. Les officiers découvrent alors une société brillante dont la culture européenne, très marquée à Québec, s’enrichit à Montréal d’éléments propres au Canada, notamment grâce à la proximité des nations autochtones.

Solitude et contrôle. — S’il fait la part belle aux amusements, l’hiver est également le temps de l’éloignement : séparation de leurs compagnons d’armes pour les hommes accueillis dans les habitations éparpillées de la colonie, séparation de leurs familles pour tous les engagés des troupes de terre. Les communications au sein de la colonie sont réduites tandis que celles avec la métropole sont totalement coupées, creusant davantage la distance. La solitude des soldats en hivernement nuit également au maintien pourtant nécessaire de la discipline militaire. Les officiers cherchent des solutions pour pallier ce problème et contrôler les hommes, mais l’effet en demeure limité.

## Troisième partie Faire la guerre en hiver

### Chapitre premier La « guerre des bois », un art militaire canadien

Se battre en hiver : approche stratégique et comparative. — La petite guerre, telle qu’elle est pratiquée en Europe, tend à se généraliser sur le continent. Au milieu du xviiie siècle, elle fait l’objet d’une réflexion stratégique de la part des théoriciens militaires qui analysent les intérêts de cette guerre indirecte se déroulant en parallèle des grandes batailles rangées. La « guerre à la Sauvage », de son côté, naît de la nécessité pour les Autochtones de repenser leurs plans d’attaque face aux armes à feu européennes. Délaissant les charges à l’arme blanche, ceux-ci optent en effet pour une guerre d’embuscades effectuées par des petits détachements. La diffusion des fusils parmi eux leur permet d’accroître l’effet de surprise recherché dans cette forme de combats où les partis ne s’affrontent que peu au corps-à-corps. Elle ne donne pas lieu à une construction intellectuelle par les penseurs militaires et ne manque pas de surprendre les troupes de terre qui la découvrent en même temps que le théâtre des opérations.

L’adaptation des troupes à l’hiver. — L’organisation pratique de ces expéditions est difficile : elles sont coûteuses et nécessitent un approvisionnement et des équipements conséquents. Les soldats français adoptent les pratiques des résidents, vivant des produits de leur chasse et empruntant leurs vêtements d’hiver. Ils se déplacent en raquettes ou en patins et les chargements sont placés sur des traînes, aussi bien sur la neige que sur les cours d’eau gelés. En cela, ils disposent d’un avantage non négligeable sur les troupes anglaises qui n’adoptent pas les techniques des Autochtones faute d’avoir bénéficié d’alliances avec ceux-ci durant les précédentes décennies.

### Chapitre II Les escarmouches hivernales (1755-1759)

Des escarmouches localisées. — Grâce à leur adaptation au froid, les troupes de la Marine et leurs alliés autochtones sont rompus aux pratiques de la guerre menée par des partis détachés de l’armée royale et envoyés en embuscade. Ces actions apparaissent comme habituelles dans la colonie pendant l’arrière-saison. L’hiver devient ainsi un allié contre les Anglais. Profitant de cet avantage, les Français étendent cette petite guerre vers les frontières, les Grands Lacs, Belle-Rivière et le lac Champlain.

Troupes de la colonie ou troupes de terre ? – De prime abord, les mouvements d’hiver sont l’apanage des nations autochtones qui, été comme hiver, mènent la petite guerre. Des volontaires sont également sollicités parmi la population canadienne, ainsi que des troupes de la Marine, habituées à ces pratiques. Les troupes d’infanterie, accoutumées à une guerre plus régulière, ne se risquent d’abord pas dans ces détachements. Mais au fur et à mesure de la guerre, leur investissement pendant l’hiver va croissant jusqu’à atteindre une mobilisation massive lors du dernier hiver.

Au rythme de l’hiver. — Pendant l’hiver, les détachements sillonnent le territoire et chaque année, environ trois actions d’envergure se déroulent pendant la morte-saison, entre les mois de janvier et de mars, lorsque les températures sont les plus froides. Les glaces sont bien formées et facilitent les déplacements alors qu’elles sont plus instables et dangereuses au début et à la fin de la saison.

### Chapitre III Le dernier hiver (1759-1760)

Un hiver sans Québec. — La prise de Québec par les Anglais en septembre 1759 bouleverse le théâtre d’opération nord-américain. Le gros des troupes se replie sur la rivière Jacques-Cartier à une quarantaine de kilomètres de Québec. Alors même que l’hiver est sur le point de commencer, les officiers réorganisent les quartiers d’hiver en tenant compte de la perte des espaces de logements et des entrepôts de marchandises qu’occasionne la chute de la ville. Face au resserrement des frontières, les officiers français font bâtir des quartiers fortifiés à la hâte, où logent des garnisons de miliciens, tandis que les troupes de terre sont réparties chez les habitants.

« On ne vit tout l’hiver que des combats ». — La proximité des Anglais impose des mouvements armés bien plus fréquents que les hivers précédents. L’envoi massif de renforts britanniques a en effet permis aux Anglais de progresser sur tous les fronts et d’encercler les troupes françaises, réduites à la vallée laurentienne entre Montréal et Trois-Rivières. Des deux côtés, les objectifs des détachements sont l’espionnage, le harcèlement des ennemis et l’enlèvement de convois de marchandises. Mais pour les officiers français, ce sont surtout des diversions destinées à occuper l’ennemi le temps que durent les préparatifs en vue d’une expédition d’envergure sur Québec. Ils usent ainsi les Anglais jusqu’à ce que l’hiver leur permette d’envoyer l’armée tenue prête tout le long de la morte-saison.

La bataille de Sainte-Foy. — L’armée française prend la direction de Québec le 20 avril 1760. D’une force supérieure à celle de la garnison anglaise, elle réunit toutes les unités combattantes présentes au Canada. L’hiver n’est pas terminé lorsque se tient la bataille et les conditions de déplacement, d’assaut et de siège sont des plus difficiles. Les Anglais se replient dans Québec tandis que les troupes françaises en font le siège pendant plusieurs semaines. Lorsqu’arrive le printemps, des renforts sont attendus des deux côtés mais les navires anglais se présentent en premier, obligeant l’armée française à se retirer. L’objectif de reprendre Québec n’est pas atteint mais la bataille de Sainte-Foy demeure perçue dans les consciences collectives comme l’ultime victoire française au Canada, revêtant ainsi un fort caractère symbolique.

Conclusion

Au Canada, bien que la différence entre l’été et l’hiver soit radicale, la frontière entre la campagne et la période d’hivernement se révèle plus ténue qu’en Europe. Il convient ainsi de modérer le recours au champ lexical des « quartiers d’hiver » qu’utilisent les officiers européens. Certes les troupes de terre sont repliées et profitent de ce temps pour réparer leurs forces, mais au fil de la guerre, l’hiver devient un allié qui permet de ralentir l’entrée des ennemis en campagne. Si son impact sur le cours de la guerre est indéniablement positif, celui-ci reste limité car il occasionne d’importantes pertes et dépenses. En outre, après la généralisation de la guerre en Europe, l’importance stratégique des combats menés sur le territoire nord-américain diminue. Que ce soit l’été ou l’hiver, l’objectif des officiers devient donc uniquement défensif, pour conserver une présence au Canada jusqu’à ce que les deux puissances européennes aboutissent à un accord de paix au-delà de l’Atlantique.

Appendice

Édition de Voyage et campagnes au Canada (1757-1760) par Pierre-Joseph Carrefour de La Pelouze, capitaine aide-major au régiment de Berry, d’après le manuscrit CAN 8 de la Houghton Library.

Pièces justificatives

Lettre de Machault d’Arnouville, secrétaire d’État de la Marine à Varin, commissaire des guerres à Québec et subdélégué de l’intendant (17 février 1755). — « État général de ce qui a été pris à Chouaguen en troupes, artillerie, munitions, fusils, vivres et bâtiments » (août 1756). — Description des troupes de terre faisant partie du détachement de Rigaud de Vaudreuil et de leur équipement (février 1757). — Lettre de Montcalm au comte d’Argenson (24 avril 1758).

Annexes

Liste des secrétaires d’État de la Guerre et de la Marine (1755-1760). — Carte de Canada vers 1760. — Répartition annuelle des huit bataillons des troupes de terre pour leurs quartiers d’hiver (automne 1755-printemps 1760). — Participation des gouvernements canadiens au logement des troupes de terre (1755-1760). — Répartition des troupes dans les différentes paroisses du gouvernement de Montréal (1755-1760). — Mariage des officiers des troupes de terre au Canada (1755-1760).

Planches

Températures mensuelles minimales et maximales observées par Jean-François Gaultier, médecin, entre 1742 et 1748 à Québec, d’après Stéphanie Tésio. — Achimac (raquettes) et makikin (mocassins), d’après les Raretés des Indes, attribuées à de Villiers (fin du xviie siècle). — Première page de Voyage et campagnes au Canada du chevalier de La Pelouze (Houghton Library, MS CAN 8).